

TRIBUNE

QUAND LES ANIMAUX ENSEIGNENT LA GUERRE, OU LE BESTIAIRE STRATÉGIQUE

PAR LE CAPITAINE CORENTIN PFORTNER - PROMOTION « CAPITAINE HERVOUËT » (2013-16)

Compagnon aussi bien dans ses heures de gloire que d'infortune, l'animal fut toujours présent aux côtés de l'homme sur le champ de bataille. L'exemple le plus célèbre est sans conteste l'épopée d'Hannibal traversant les Alpes avec des éléphants. De façon moins anecdotique, la colombophilie fit office de moyen le plus utilisé pour les transmissions et le cheval fut longtemps à la fois vecteur de déplacement et de choc. Sylvain Tesson, dans son livre *Berezina*, retrace la retraite russe de l'Empereur, accompagné de son grand écuyer Caulaincourt, en nous rappelant le martyre des équidés. Or, rares sont les monuments élevés à la gloire des animaux ayant fait le sacrifice de leur vie au combat. Animaux sans sépulcre et sans portrait, seriez-vous la victime de l'ingratitude humaine ?



Le tombeau des héros étant le cœur des vivants, l'animal gagne ses lettres de sagesse en prenant vie dans les récits des hommes. De fait, longue est cette tradition consistant, par anthropomorphisme, à couvrir les vices de l'humanité d'un pelage de pudeur. Force est de constater que la littérature française est richement ornée de hures et autres museaux avec des chefs d'œuvre comme *Le Roman de Renart* ou *Les Fables de La Fontaine*. Ce dernier justifie l'usage de la façon suivante : « les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés : par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ».

La littérature militaire n'est pas en reste ; un cénacle animalier s'est constitué dans l'illustration de préceptes de l'art de la guerre. Effectivement, lorsque le stratège – celui qui pratique la stratégie – enfile l'habit du stratégiste – celui qui enseigne – il n'hésite pas à revêtir ses leçons d'une pelisse. Une étude chronologique, mais certainement pas exhaustive, nous fait débiter chez les cervidés.

Dans ses *Œuvres morales*, Plutarque nous rapporte que Chabrias (stratège athénien du IV^e siècle av. J-C qui s'est distingué face aux Spartiates et aux Mèdes) avait pour coutume de dire qu'« une armée de cerfs conduite par un lion est plus redoutable qu'une armée de lions conduite par un cerf ». Adage repris sous diverses variantes – avec parfois d'autres protagonistes, signe d'une évolution dans la perception des caractères symbolisés par les animaux – et attribué à divers chefs militaires plus contemporains, le message dont il est vecteur en demeure inchangé. Est ainsi mise en lumière la place primordiale du chef dans la conduite de l'action. Par son aura et sa trempe, il doit fixer le cadre et donner le cap pour faire converger les efforts en vue d'atteindre l'effet recherché. La force dispersée et dénuée d'intelligence pour la guider est ainsi moins menaçante qu'une masse monolithique et disciplinée.



En parcourant au grand galop le cours de l'histoire, nous retrouvons les chevaux avec pour figure tutélaire le maréchal de Turenne. Au moins deux des juments de l'écurie vicomtale sont passées à la postérité. La légende garde qu'avant de partir au combat, Turenne s'exhortait par les mots suivants : « tu trembles, Carcasse, mais tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener ». Carcasse aurait été le nom de son destrier. L'autre est la Pie, monture du maréchal lorsqu'un boulet le transperça à la bataille de Sasbach (1675). Rien n'était prévu pour assurer le commandement en cas d'infortune. Dans le désarroi, il fut décidé de repasser le Rhin et la suite de la campagne s'acheva en une lamentable retraite, où la troupe lasse de l'indécision des généraux s'écria : « lâchez la Pie, elle nous

conduira ». Cette anecdote, certainement apocryphe mais souvent reprise dans des ouvrages sur le commandement, illustre le manque de communication du chef sur ses intentions. De fait, la mort du commandant en chef scella également celle du plan, qui ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval.



En abâtardissant l'espèce on arrive au mulet... ainsi qu'au maréchal de Saxe – fils adultérin d'Auguste II de Pologne. Aussi improbable que cela puisse paraître, le maréchal Bugeaud réussit à créer un lien entre les deux pour mettre en avant qu'à la guerre l'expérience et l'imitation ne sont pas

suffisants pour acquérir le talent : « le mulet du maréchal de Saxe a fait vingt campagnes, et il est toujours resté mulet ». Cette saillie est d'autant plus à propos qu'elle ne semble pas être totalement le fruit de l'esprit du gouverneur général d'Algérie, mais bien celui d'une moralité tirée d'une lecture de Jomini.



Le plus connu et également le plus exotique des animaux stratégiques est sans nul doute le caméléon de Clausewitz. Ce saurien met en exergue le côté protéiforme et évolutif de la guerre, qui, pour autant, conserve sa nature profonde. Chaque conflit possède ses spécificités propres du fait d'origines ainsi que de dialectiques différentes (« les guerres doivent être aussi différentes les unes des autres que les motifs qui les font entreprendre et les rapports qui les précèdent »), mais tous procèdent d'une même et « étonnante trinité » (politique–militaire–populaire).

Le goût de l'exotisme animalier piqua également le maréchal Foch qui opta pour le perroquet. Ce ne sont pas les qualités de répétition du volatile qui firent l'objet du choix, bien qu'il s'agisse d'une vertu dans l'enseignement (*repetitio est mater studiorum* – Thomas d'Aquin). Dans ses cours de l'École supérieure de guerre, le futur maréchal recommandait pour l'exécution d'une manœuvre de prendre exemple sur



« la sagacité du perroquet qui, cramponné des deux pattes à un barreau de son perchoir, n'en lève une que lorsque le crochet de son bec a saisi le barreau supérieur ». C'est par cette rigueur méthodique, afin d'éviter toute négligence ou toute imprudence, que Foch expliqua ses succès lors de la première guerre mondiale.

L'animal par sa force symbolique, ainsi que par les caractéristiques qu'il incarne fut et demeure un solide appui pour donner du corps à un argument. Ce recours au bestial s'explique sans nul doute par un bon sens paysan, dont le militaire, à force de battre la campagne, finit souvent par se doter. Et de fait, l'enseignement tiré, non sans une pointe de dérision, par le général de Gaulle de ses nombreuses campagnes en est un témoignage irréfragable : « la guerre, c'est comme la chasse, sauf qu'à la guerre les lapins tirent ». Allant au-delà de l'image, de la formation en tortue des armées romaines au franchissement en perroquet, force est de reconnaître que l'art militaire n'a cessé d'imiter la nature.

